

Thierry de Montbrial

Discours d'installation à l'Académie des Sciences d'Outre-Mer

8 avril 2022

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Chères consœurs, chers confrères,
Madame Monique Hugon,
Mesdames, Messieurs,

Nous commémorons cette année le centième anniversaire de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, née sous le nom d'Académie des Sciences coloniales. Le premier chapitre du bel ouvrage *Penser le monde de demain* publié sous la direction de Dominique Barjot et Hubert Loiseleur des Longchamps en retrace fort bien la genèse. Être installé dans votre compagnie à un moment symbolique où, pour mieux s'interroger sur son avenir, elle doit aussi retrouver ses racines, ne me laisse pas indifférent. La France doit en effet assumer son passé colonial, par rapport auquel tant l'attitude scientifique que le bon sens commande de porter un regard équilibré. Comme pour tous les phénomènes complexes, l'explication de la colonisation ne se laisse enfermer dans aucune "théorie" entendue comme système d'idées clos sur lui-même ; autrement dit dans aucune idéologie, apologie de la mission civilisatrice ou théorie marxiste-léniniste de l'impérialisme.

Philippe Hugon, dont il me revient aujourd'hui de faire l'éloge, avait bien compris les implications de la complexité, au point d'en faire, implicitement, la clé de sa méthode. Il a laissé de belles pages sur la colonisation, notamment dans ses *Mémoires*. J'en cite de brefs passages à titre d'exemple : « Phénomène complexe situé historiquement, la colonisation ne peut faire l'objet de jugements subjectifs "positifs" ou "négatifs". Elle n'est, ni une époque heureuse que regrettent les nostalgiques de l'Empire, ni le mal absolu que l'intelligentsia a dénoncé, même si elle portait atteinte à la dignité de l'homme, à sa liberté et traduisait, soit un racisme de l'homme blanc devant civiliser, soit un paternalisme visant à éduquer des enfants. » Ou encore : « Les termes de pacification, de mise en valeur, d'éducation permettent de décrire la colonisation comme une entreprise humanitaire et de modernisation de vieilles sociétés primitives. » Ou encore : « Dans les colonies, à côté d'avancées en termes de

suppression de l'esclavage, d'amélioration des infrastructures, de scolarisation ou de santé, les coûts humains ont été souvent considérables (un cadavre par mètre de construction du CFCO, chemin de fer de Congo) sans parler des troupes coloniales, chair à canon pour les guerres mondiales mais également dans les guerres coloniales entre puissances européennes. » Ou encore : « Il y a eu souvent colonisation des esprits, dépossession de leur histoire et "viol de l'imaginaire" (Aminata Traoré) des colonisés. »¹

Le débat sur la colonisation concerne l'Académie des Sciences d'Outre-Mer au premier chef à cause de ses propres racines, mais aussi du point de vue de l'avenir, parce que la solidarité de destin naturelle entre l'Europe et l'Afrique ne pourra vraiment porter ses fruits face aux nouvelles rivalités Ouest-Est (par quoi j'inclus la Chine, mais plus généralement l'Asie) que si, des deux côtés de la Méditerranée, on se montre capable de surmonter les passions négatives et d'éviter leur instrumentalisation politique.

C'est la conviction de l'importance de cet enjeu qui, pour moi, donne un sens à mon entrée dans votre compagnie. Je me permet d'ajouter un complément plus personnel. Dans mon jeune âge, alors même que mes centres d'intérêt fondamentaux étaient ailleurs, je fus plongé si j'ose dire dans la pensée de l'Outre-Mer. Mon grand-père paternel, qui est mort avant ma naissance, était administrateur des colonies. Ainsi mon père est-il né à Hanoï en 1912. En pleine guerre d'Indochine (1952) il passa un an à Saïgon pour exercer les fonctions de contrôleur général de l'Institut d'émission des Etats associés du Cambodge, du Laos et du Vietnam. L'Institut d'émission, c'est-à-dire la Banque centrale. Quelques décennies plus tard, j'y ai retrouvé sa trace. Il se trouve par ailleurs que, du côté de ma mère, j'avais un grand oncle, Eugène Guernier (1882-1973), qui fut membre de votre compagnie et en était très fier. Il avait été un proche collaborateur du Maréchal Lyautey au Maroc et a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels, en 1950, *La Berbérie, l'Islam et la France*. Permettez-moi de vous citer les premières lignes d'une communication qu'il fit devant nos anciens le 16 mai 1958, intitulée *L'Eurafrique et la communauté européenne* : « Lorsque, en 1927, fort déjà de vingt ans d'expérience africaine, je formulais, pour la première fois, le terme d'Eurafrique et, lorsque, en 1933, j'écrivais mon premier ouvrage *L'Afrique, champ d'expansion de l'Europe*, je n'obtins

¹ Philippe Hugon, *Mémoires solidaires et solitaires*, Karthala, 2013, p. 52.

pas, en France, une grande audience. Mais, en Europe, deux pays comprirent l'intérêt de ma thèse, l'Allemagne et la Pologne [...]. Encouragé par cette attitude, fortifié par 30 années d'expérience, je me lançais dans une longue étude des positions réciproques de l'Europe et de l'Afrique et je formulais en 1936 ma thèse des faisceaux économiques qui donne à l'Eurafrique tout son sens et toute sa force. »

Ainsi le modèle proprement géopolitique de l'Eurafrique (géopolitique : idéologie relative aux territoires) et de ce que certains appellent aujourd'hui les quartiers de mandarine est-il ancien. Quoiqu'il en soit de ces souvenirs, je crois qu'Européens et Africains devraient travailler ensemble, en surmontant comme je l'ai dit les traumatismes et les manipulations héritées de la période coloniale, pour examiner en profondeur les conditions de la pertinence, au XXI^e siècle, d'un schéma géopolitique toujours vivant de l'Eurafrique.

*

* *

En 1973, année de la mort de mon grand-oncle, fut aussi celle de la création du Centre d'Analyse et de Prévision (aujourd'hui CAPS) au Quai d'Orsay, dont je fus le premier directeur jusqu'en 1979. Parmi les sujets dont j'eus alors à m'occuper, il y eut les conséquences du quadruplement des prix du pétrole et la mise en place d'une Conférence sur la Coopération Economique Internationale (CCEI) voulue par Valéry Giscard d'Estaing, qui me donna l'occasion d'échapper un peu à l'emprise des questions Est-Ouest, en particulier de stratégie nucléaire, qui nous occupaient beaucoup, trop peut-être. C'est alors que je connus deux anciens de l'Ecole Nationale de la France d'Outre-Mer, dont il me plait de saluer la mémoire aujourd'hui. Le premier est Maurice Ulrich, directeur de cabinet des ministres des Affaires étrangères Jean Sauvanargues puis Louis de Guiringaud, entre 1974 et 1978, un des plus grands serviteurs de l'Etat de sa génération. Il a beaucoup fait pour consolider le tout jeune CAP et, par la suite, s'est beaucoup intéressé à l'Ifri. Je salue sa fille Christine Desouches et son compagnon Robert Dossou ici présents, tous deux membres de notre compagnie. Je tenais aussi à mentionner Guy Georgy, alors directeur des Affaires africaines et malgaches, auquel je dois mes premières lueurs sur le continent africain. Sa connaissance encyclopédique de l'ethnographie du continent m'a fortement impressionné et je me suis délecté de son enseignement exclusif. C'est à la même époque que j'ai fait mes premiers pas en Afrique

subsaharienne : à Abidjan, dans le cadre du Club de Rome, sous les auspices de Maurice Guernier, fils d'Eugène ; et à Dakar pour y rencontrer *in situ* Leopold Senghor dont la personnalité m'avait profondément touché.

*

* *

Mesdames et Messieurs, la tradition académique fait qu'on peut succéder à une personnalité dont on ne connaissait rien. Et il arrive qu'en préparant l'éloge qu'il convient de prononcer au moment du passage du flambeau, on se découvre comme une affinité outre-tombe, une solidarité, voire une sorte d'amitié. Voilà ce que j'ai ressenti en préparant ce discours et c'est la raison pour laquelle j'ai choisi de lui donner un tour un peu plus personnel que de coutume.

Deux fois, depuis ma prise de parole, j'ai employé le mot solidarité. Ce mot s'accorde bien à la personnalité de Philippe Hugon, qui se définissait comme un « croyant agnostique » tout en vénérant l'approche chrétienne de la charité ou de l'amour (agapè) dont la solidarité est un aspect essentiel. Mais le sentiment de la solidarité n'est nullement incompatible avec celui de solitude, dont mon prédécesseur, qui avait la tête philosophique, n'était pas moins pénétré, ce en quoi on peut aussi voir un aspect de son agnosticisme, ou de l'insuffisance de sa foi. En exergue à ses *Mémoires*, il cite Camus (dans *L'exil et le Royaume*) : « Jonas avait seulement écrit, en très petits caractères, un mot qu'on pouvait déchiffrer, mais dont on ne savait s'il fallait y lire solitaire ou solidaire. » De là ses *Mémoires solidaires et solitaires*, rédigés, nous dit-il, pour ses petits-enfants mais qui en fait s'adressent à un public beaucoup plus large, comme une bouteille à la mer. Je vous en recommande la lecture, tant elle est riche. Ce livre a été publié en 2013, et complété cinq ans plus tard sous forme d'un opuscule, rédigé peu avant sa mort qu'il savait prochaine. Je remercie son épouse Monique de m'en avoir offert un exemplaire.

Philippe Hugon est né le 5 mai 1939 d'une famille bourgeoise à Paris. Fils de bourgeois, donc bourgeois, mais le contraire d'un salaud. Ici, évidemment, je fais référence à Sartre par opposition à Camus. Camus, auquel le tribunal du temps accorde actuellement un net avantage. Si j'ai bien compris Philippe à travers les lignes, il éprouvait ce sentiment de révolte qu'un être humain digne de ce nom ne peut pas ne pas ressentir face aux grandes injustices.

Mais il se refusait à croire que la révolution et donc la violence soit la voie du remède. Toute son œuvre, comme économiste du développement, plus spécifiquement comme spécialiste de l'Afrique, montre que pour lui, sur le plan collectif, la lutte contre les injustices passe par la compréhension non dogmatique des sociétés en cause et, dans l'action, par l'esprit de réforme. C'est ainsi que je comprends son attachement à l'idée que l'économie est une science morale et politique, ce à quoi en tant que membre d'une académie éponyme je ne peux qu'applaudir. En même temps, il n'avait pas la naïveté de penser que les êtres humains aient le pouvoir de changer la condition humaine. Il ne lui serait sans doute jamais venu à l'esprit de prétendre percer le mystère du bien et du mal.

Au départ, son itinéraire n'est pas celui d'un homme immédiatement marqué par une vocation. Ses études furent solides, mais point celles d'un polard, avec une combinaison – qui convenait bien à sa personnalité – entre la faculté de droit et des sciences économiques et Sciences Po (section service public). Ceci, tout en pratiquant le théâtre et le chant, et c'est dans ce contexte qu'il rencontra Monique, l'amour de sa vie. Et dans leur vie de couple, l'exercice de passions partagées n'a cessé de tenir une place de choix. Les distractions, au sens quasi pascalien de ce terme, expliquent certainement que Philippe Hugon ait échoué au concours d'entrée à l'ENA et à sa première tentative pour l'agrégation des sciences économiques en 1968 (il se rattrapa deux ans après). S'il avait été reçu à l'ENA, sa carrière aurait pris un tour différent même si on peut imaginer que les problèmes du développement y auraient trouvé leur place. Mais le destin a choisi pour lui la voie universitaire plus directe, en l'incitant à se porter volontaire du service national au Cameroun (1963-1965) puis, après trois années comme maître-assistant à Paris I (1966-1969), en l'envoyant pour 5 ans en coopération à Tananarive (1969-1974). Incidemment, il y aurait beaucoup à dire sur la pratique française de la coopération, mais c'est une autre histoire.

C'est peu dire que ses expériences africaines et malgaches ont joué un rôle important dans sa vie et je me limiterai ici à évoquer ce que je crois avoir compris de la maturation qui l'a conduit à devenir ce qu'il était, ou plus prosaïquement ce qu'il fut : un maître dans le domaine de l'économie du développement en général, de l'économie africaine en particulier.

Du point de vue de l'enseignement de l'économie en France, Philippe Hugon appartenait à une génération d'agrégés en un temps où l'étoile des humanistes pluridisciplinaires – souvent, il faut le dire, un peu verbeux comme François Perroux – palissait

au profit des ingénieurs économistes, des macroéconomistes et plus généralement des économistes mathématiciens, le plus souvent polytechniciens ou normaliens. Et de fait, dans cette querelle d'alors entre les anciens et les modernes, les modernes ne tardèrent pas à l'emporter. J'en parle en connaissance de cause, puisque je fus l'un des introducteurs de l'économie mathématique en France et à ce titre, en 1973, élu professeur titulaire à l'Ecole polytechnique dont j'ai dirigé le département des sciences économiques pendant 18 ans. Philippe Hugon, comme bien de ses collègues, s'est à juste titre indigné contre la dérive scientiste chez beaucoup de ces modernes – depuis lors devenus des anciens –, insuffisamment cultivés et qui ne comprenaient pas que dans toute son ampleur, l'économie se situe dans l'ordre de la complexité. De par sa nature même elle ne peut se laisser enfermer dans aucune théorisation à prétention systématique. Face à un problème concret bien défini, le jugement de l'économiste ne peut que s'inspirer d'une batterie de modèles, certains étrangers à l'économie, laissant à l'intuition sa juste place. La question de la valeur, celle de l'éthique, occupent toujours un rôle central. En dehors des cas les plus simples comme dans l'impératif catégorique kantien, l'éthique ressortit toujours à la complexité. En tout cela, Philippe Hugon voyait juste et il faut lui en rendre hommage. Il n'en reste pas moins que, du point de vue de la précision des concepts et de leur développement, la théorie économique dite pure et sa mathématisation sont indispensables et il n'y a lieu de se plaindre que de ses abus. Du point de vue du développement de la science, l'économie appliquée et la théorie entretiennent une relation dialectique qui perdurera.

Heureusement, Philippe Hugon ne s'est pas laissé prendre dans de vains combats, et son œuvre manifeste une remarquable compréhension de concepts économiques dont pourtant la clarification au fil des générations a toujours été liée à l'effort de formulation mathématique. Ainsi en est-il de concepts liés de bien public, bien collectif, ou bien commun sur lesquels il a beaucoup écrit, en mettant à juste titre en évidence le lien qu'ils entretiennent avec les notions politiques de gouvernance, de règles (dans une perspective talmudique on parlerait de la Loi), de légitimité. L'un des mérites de son approche est de montrer – sans tomber dans le relativisme radical – que chaque groupe humain a sa ou ses façons de résoudre ses problèmes de biens communs. Dans le même ordre de préoccupations, il maîtrisait fort bien les idées sur la planification en vogue dans les années 1960 et 1970, mais il voyait

clairement le mauvais usage qu'on pouvait en faire faute d'appréhender la complexité en tant que telle.

Ces remarques me conduisent à dire quelques mots sur la notion de terrain, centrale dans la vie académique de Philippe Hugon. Dans ses recherches au Cameroun puis à Tananarive, il a appris qu'il n'est pas possible d'analyser purement abstraitement les problèmes concrets – pas plus qu'un mathématicien ne peut inventer les lois de la physique – et qu'à leur sujet les concepts ne valent qu'incarnés. Ainsi, dans ses travaux de jeunesse, a-t-il longuement travaillé sur l'économie informelle, dont l'importance reste considérable dans le monde actuel. On ne peut pas analyser l'économie informelle sans la situer dans son cadre ethnologique ou anthropologique naturel et donc sans élargir le spectre des disciplines à mettre en jeu. De même ne saurait-on comprendre la réalité du fonctionnement politique de bien des pays en s'en tenant au seul formalisme de sa constitution, ou aux seuls écarts supposés par rapport à elle.

A côté de l'importance de la connaissance du terrain, il faut souligner le rôle des voyages, pour quiconque prétend s'intéresser au monde. Chacun connaît l'importance des voyages dans l'histoire de la géographie par exemple. Une bonne partie des *Mémoires* de Philippe Hugon est consacrée à d'intéressantes notices sur les nombreux pays qu'il a visités plus ou moins profondément. Mais, pour un regard préparé, bien des choses peuvent être saisies même en un clin d'œil. L'intuition, entendue comme capacité de faire très vite une synthèse pertinente à partir de nombreux points de vue, est essentielle dans l'action comme dans l'art ou dans la découverte scientifique. Sans intuition, point de création. Point d'accès à la complexité.

C'est en 1974 que Monique et Philippe Hugon sont rentrés en France, cette fois pour de bon. Pendant trois décennies, c'est-à-dire jusqu'à sa retraite administrative en 2005, Philippe exerça son activité universitaire comme professeur à Paris X Nanterre, où il connut de grandes satisfactions avec les meilleurs de ses étudiants, mais aussi des déceptions face à la paupérisation de l'université, ou à la difficulté de diriger des travaux collectifs, en raison des egos ou des frustrations de certains chercheurs, particulièrement en sciences sociales. Pour ma part, il m'arrive de penser à cette remarque d'un collègue américain : *managing researchers is like herding cats*. Il n'est pas facile de constituer un troupeau de chats. Sans parler de *invidia*, dont souvent souffrent les personnalités hors du commun. Sur ce point, il

faut lire l'avant dernière sourate du Coran, dans laquelle le croyant demande à Dieu de le protéger de l'envie : non pas celle qu'il peut éprouver à l'égard des autres, mais celle des autres à son égard et dont il peut être victime.

A côté de son activité d'enseignant et de directeur de recherches, le grand professeur qu'est devenu Philippe Hugon a produit une œuvre d'ampleur, avec une trentaine de livres sur l'économie du développement, l'économie politique internationale ou encore sur l'Afrique, ainsi qu'une centaine d'articles dans des revues spécialisées, dont au moins un dans la revue *Politique étrangère* de l'Ifri (n°2, 2003), sous le titre *Le NEPAD entre partenariat et gestion des conflits*.

A partir de 2005 et jusqu'en 2011, le label de directeur de recherche à l'IRIS lui permit de sortir de l'ombre, conformément à l'astucieux *business modèle* de cette organisation. A ce sujet, il écrit dans ses *Mémoires* : « Je suis en fait devenu quasiment le journaliste que je rêvais d'être dans mon adolescence, aux dépens évidemment d'une recherche théorique et d'une démarche plus scientifique. Mais je pense que je peux me le permettre. De toute façon, je suis devenu obsolète vis-à-vis de la "scientificité" actuelle de l'économie instrumentale où à 40 ans on est vite dépassé. » Et un peu plus loin, cette remarque touchante : « Mais je dois avouer que passer à la télé a un côté parfois un peu grisant par les séances de maquillage, généralement le charme des présentatrices, les discussions sur le plateau. Je me déplace en taxi ce dont je n'ai jamais eu l'habitude. » (op. cit., p. 110) C'est en 2011 qu'il fut élu à l'Académie des Sciences d'Outre-Mer.

Avant de conclure, je voudrais attirer l'attention sur deux de ses ouvrages qui ont connu un grand succès notamment auprès des étudiants. Le premier, *L'économie de l'Afrique*, dont la première édition date de 1993, parce qu'il me paraît exemplaire du point de vue de l'analyse de la complexité, dont j'ai fait un fil directeur pour mon propos. Philippe Hugon y manifeste sa maîtrise des différentes théories et des concepts qui leur sont associés, et ne se laisse envahir par aucune. Il a le sens des données pertinentes. Le contraire d'un idéologue, il n'en manifeste pas moins sa constante préoccupation du bien commun. L'autre livre porte le titre, accrocheur en termes de marketing, *Géopolitique de l'Afrique*. Sa première édition date de 2006. Il l'a rédigé dans l'enthousiasme de son partenariat avec l'IRIS. Il y définit la

géopolitique comme l'étude de l'influence des forces géographiques sur la politique ou plus largement, ajoute-t-il, comme « l'étude des forces à l'œuvre dans le champ politique ». Avec cette conception, on part de la géographie politique (laquelle englobe en fait la géopolitique qui, de mon point de vue, n'est que l'idéologie relative aux territoires) pour aboutir à l'étude de la mécanique générale des rapports de force, sujet qu'il traite avec originalité, mais qui n'est pas vraiment de la géopolitique.

*

* *

Philippe Hugon est mort le 20 avril 2018. Ses *Mémoires* révèlent une interrogation permanente sur la condition humaine, et même sur le problème de Dieu. Pour terminer, je citerai quelques passages de son *ultima verba*, rédigé comme je l'ai dit au début de ce discours quelques semaines avant sa mort. Il se réclame du christianisme, tout en confessant humblement : « En définitive, mes pratiques sont contradictoires. Je crois au message d'Amour mais connais mes limites et ne peux le vivre au quotidien avec totale plénitude, solidarité et universalité. Je suis devenu avec le temps moins "pratiquant" tout en sachant que je suis membre d'une église et que je dois approfondir les enseignements des messages du Christ et de l'Eglise ». Un peu plus loin, on lit : « Le référent de la laïcité sépare justement la cité des hommes de celle de Dieu mais ne donne pas pour autant sens aux interrogations métaphysiques de la cité des hommes. » Toujours obsédé par les conséquences de la complexité, il s'afflige de ses propres contradictions apparentes, à propos des drames des réfugiés et des migrants, selon qu'il se met dans la peau de l'économiste, de l'analyste politique ou du chrétien. Il se dit toujours croyant agnostique, mais il garde l'espérance dans un « espace de lumière qui s'ouvre au-dedans de nous » (Maurice Zundel). Et d'ajouter : « Je vis ma fin de vie avec relative sérénité, présence des êtres chers, émotions de la musique et lectures enrichissantes ; je n'ai pas de crainte de la mort considérant que j'ai fait mon temps, mais je suis triste de quitter des êtres chers et inquiet quant à leur futur ; j'espère durant mon temps sur terre ne pas avoir été trop éloigné du message de l'agapè christique. »

J'aurais pu m'arrêter là, avec ces paroles magnifiques, mais nous sommes à l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, et non dans une église. C'est pourquoi j'ajouterai une dernière

citation extraite du même fascicule, qui a un rapport direct avec l'œuvre de Philippe : « Remettre les marges et les périphéries au centre [...] me paraît ainsi, dans une économie mondialisée, au cœur des défis de l'analyse économique. C'est du moins ce que j'ai cherché à approfondir dans mes écrits sur la mondialisation, l'économie politique du développement ou l'économie politique internationale. » Cette ultime déclaration ne s'adresse-t-elle pas directement à notre compagnie ?